DEUXIÈME ANNÉE
N° 15

10 AVRIL 1947



CHAQUE JEUDI

4,00
FRS

EDGAR. P.-JACOBS

...Alors que le blindé canonne le refuge de Blake et de Mortimer, le défilé retentit soudain du bruit d'une violente fusillade... (Voir p. 16)

TINTIN vous parle

BONJOUR, les amis !

Laissez-moi vous raconter un petit souvenir personnel.

C'était, il y a quelques semaines, dans une famille belge de l'étranger. Mes hôtes et moi étions en train de bavarder amicalement lorsqu'on entendit tout à coup un faible déclic suivi d'un bruit sourd. Bruit et déclic provenaient de la boîte aux lettres. Avec un ensemble remarquable, les trois fils de la maison se levèrent aussitôt et se précipitèrent vers la porte.

Peu après, la rumeur d'une discussion animée arrivait jusqu'à nous.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda le père du haut de l'escalier. Allons, remontez vite et venez vous expliquer.

Les trois garçons obéirent. Ils étaient fort rouges et se jetaient l'un à l'autre des regards méfiants. L'aîné tenait à la main un imprimé qu'il venait de prendre dans la boîte aux lettres.

— Eh bien ? fit le père.

— C'est « Tintin » qu'on vient d'apporter. Je suis arrivé le premier en bas. J'ai le droit de le lire d'abord.

— Ce n'est pas vrai, c'est moi qui...

— Non !

Et la dispute de recommencer de plus belle.

— Silence, ordonna le papa. N'avez-vous pas honte de vous quereller ainsi ? Donnez-moi « Tintin ».

L'aîné s'exécuta et le « Tintin » disparut aussitôt dans la poche du veston paternel.

— C'est ainsi chaque semaine, me confia mon hôte, un peu plus tard. Je commence par le leur confisquer et je le rends le soir, à celui qui a le mieux travaillé en classe...

★

Je ne manquai pas d'apprécier la sagesse de cet homme qui, tel le juge Salomon, venait de trancher si heureusement un conflit délicat.

Comme le plus jeune des fils bouclait son cartable pour s'en aller à l'école, il me glissa doucement :

— Sais-tu pourquoi papa a emporté « Tintin » ?

— ...

— Pour le lire lui-même au bureau. C'est son secrétaire qui me l'a dit.

Je réprimai difficilement un sourire.

— Connais-tu, demandai-je à mon jeune interlocuteur, la fable du bon La Fontaine « L'huître et les plaideurs » ? Lis-la donc attentivement, tu en tireras une leçon utile.

Je quittai le jeune homme sur un solide « shake-hand ».

★

N'auriez-vous pas agi comme moi, les amis ?

Votre papa a sûrement beaucoup de soucis. Ses affaires le préoccupent et le fatiguent. Laissez-le donc lire votre « Tintin » le plus tôt possible. Hein ! Ça lui reposera l'esprit... et ça lui fera tellement plaisir !

Bonne poignée de mains.





MON COURRIER

SIMON DEVREEDT, Gand. — Oui, c'est bien à Gand que le roi Louis XVIII se réfugia lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe. On rapporte même à ce sujet une anecdote amusante. Le pauvre Louis dix-huit, d'un naturel obèse, était sujet à d'abondantes transpirations. Or, l'été fut, cette année-là, exceptionnellement chaud. Il n'en fallut pas plus pour que nos malicieux gantois, passés maîtres dans l'art du calembour, surnommassent leur hôte : LOUIS... DIE SWEET. (Louis... qui sue). Amitiés.

RENE VLEMINCQ, Namur. — Ta gentille lettre m'a fait grand plaisir. Hélas, il n'existe plus, aujourd'hui, aucune série de QUICK ET FLUPKE. Mais il est question de les rééditer. J'ai transmis ton intéressante suggestion à mes amis Dupont et Dupont. Ils l'examineront avec la perspicacité et l'intelligence aigue que tu leur connais. Bien à toi.

PHILIPPE BERG, Uccle. — Très heureux d'avoir reçu ta petite carte de Suisse. Amuse-toi bien là-bas et reviens-nous avec de bonnes couleurs. Cordialement à toi.

JEAN COLONIUS, Anderlecht. — Le film dont tu parles sera réalisé en Belgique à l'aide de poupées animées. Il est fort possible que nous éditions LA GUERRE DES MONDES avec les illustrations de notre ami E. P. Jacobs. Cela dépend, entr'autres choses, du nombre de mes amis qui en exprimeront le désir. Rien ne nous permet de croire que nous prononcions correctement les textes de l'Égypte ancienne. Il est déjà fort beau de pouvoir en déchiffrer le sens. C'est Champollion qui a ouvert la voie aux égyptologues; les premiers hiéroglyphes qu'on soit parvenu à traduire, proviennent de la pierre de Rosette. Ils étaient heureusement accompagnés d'une traduction en caractères grecs. Bonne poignée de mains.

UN JEUDI SANS TINTIN
est un jour comme les autres

CLAUDE BINAME, Boitsfort. — Une chronique des chemins de fer en miniature ?... Je ne demanderais pas mieux, mon cher Claude, mais la place nous est scrupuleusement mesurée. Nous penseront néanmoins à ta suggestion. Amitiés.

PIERRE PAULIN, Liége. — Merci pour tes félicitations. Le président Roosevelt a été victime, dans sa jeunesse, d'une terrible maladie que tu connais sans doute : la paralysie infantile. Il en a gardé les deux jambes paralysées. Cette infirmité ne l'a cependant pas empêché de mener à bien la tâche qu'il s'était assignée et d'être un magnifique homme d'état. Cordialement.

RENE HIERNAUX, Bruxelles. — C'est le médecin anglais Harvey qui découvrit, en 1628, la circulation sanguine. Les Anciens croyaient que les veines seules contenaient du sang. Ils n'étudiaient en effet que les cadavres d'animaux. Or précisément, après la mort, les artères sont vides de sang. Monsieur Tournesol te remercie de ta délicate attention. Amicalement à toi.

Tout mon courrier doit porter l'adresse :



Pour les amis français : TINTIN — Paris. Boîte postale 14.

ABONNEMENTS :

Abonnez-vous en versant l'un des montants ci-après au C.C.P. n° 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard à Bruxelles.

★

Trois mois	Fr. B.	47
Six mois	Fr. B.	90
Un an	Fr. B.	175

★

Le prix des anciens numéros demandés directement au journal reste fixé à fr. 3.50

★

Pour la France, abonnez-vous à TINTIN — PARIS, boîte postale 14.

1 an	fr. fr. 530	moins	fr. fr. 500
6 mois	fr. fr. 275	baisse de	fr. fr. 260
3 mois	fr. fr. 142	5 % soit	fr. fr. 135

TINTIN. — Administration, Rédaction et Publicité, 55, rue du Lombard, à Bruxelles.
Edit.-Directeur : Raymond Leblanc.
Rédacteur en chef : André-D. Fernez.
Imprimeur : Etablissements Van Cortenbergh, 12, rue de l'Empereur, à Bruxelles.

Des lecteurs nous demandent de leur fournir certains albums TINTIN. Nous pouvons les satisfaire. Actuellement en stock : « LE LOTUS BLEU »; il sera envoyé franco contre versement à notre C.C.P. N° 1909.16 de la somme de 60 francs (soixante).

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER
























(A suivre.)



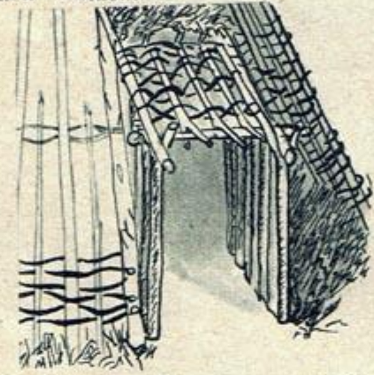
Mon Cher Caméléon,

POUR faire suite à mon « papier » de jeudi dernier, je vais t'indiquer aujourd'hui le moyen de construire une hutte vraiment solide.

Naguère, au cours d'une patrouille, nous en avons érigé une. Nous étions huit et il nous a fallu deux jours pour l'achever. Mais elle a tenu le coup pendant près de... deux ans.

Je te conseille la forme ronde. La hutte dont je te parle avait trois mètres de diamètre. Elle était faite de seize perches de quatre mètres de haut chacune, entre lesquelles on avait disposé d'autres branches plus courtes, maintenues par le lacis de branchages qui couvrait toute la construction.

Le clayonnage peut être exécuté à l'aide de branches vertes (du noisetier, par exemple) mais il présente plus de solidité lorsqu'on y emploie une espèce de lianes — les clématites — qui s'entortillent autour des branches et les font mourir rapidement.



Une fois le clayonnage achevé, découpe à la pelle des mottes de gazon bien régulières d'environ 30 centimètres sur 15, et applique-les contre les parois de la hutte, une rangée après l'autre, la surface herbeuse tournée vers l'extérieur.

Au sommet, ménage une ouverture. De cette manière, le feu que tu allumeras dans ta construction jouira d'un excellent tirage.

REMARQUE IMPORTANTE : Veille bien à choisir des perches suffisamment solides. Un diamètre de 7 à 10 cm n'est pas exagéré.

Le principal avantage de la hutte que je viens de te décrire brièvement est d'être chaude en hiver et fraîche en été.

La semaine prochaine, je te dirai comment construire un lit de camp qui te permettra de connaître, à l'intérieur de ta hutte un sommeil réparateur.

Bien à toi,

BISON SERVIABLE.

LE RAYON... les aventures de...



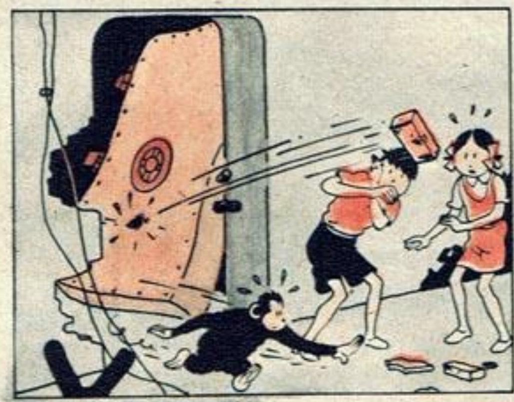


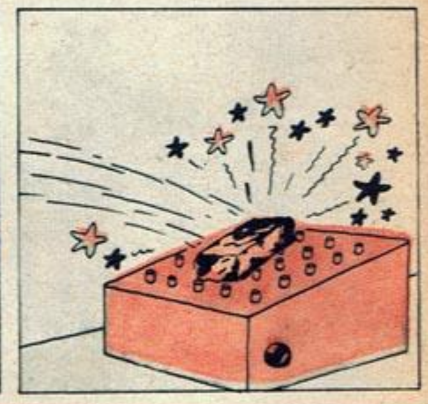














MES chers amis, vous m'assaillez de tellement de lettres, et vous me poser tellement de questions sur des sujets différents, que je ne sais plus auquel d'entre vous m'adresser. Ce n'est pas un reproche que je vous fais, bien au contraire; mais celà m'oblige à changer de sujet chaque semaine, afin de contenter tout le monde.

Pour les amateurs de photo, je parlerai aujourd'hui de l'objectif de l'appareil. Il s'agit, en somme, d'une lentille de cristal, bombée, que vous désignez communément du nom de « loupe ». Le cristal doit être exempt de tout défaut, intérieurement et extérieurement. Vous apprendrez un peu plus tard, au cours de physique, comment les lentilles font dévier les rayons lumineux qui les traversent; voyons ici seulement les données pratiques.

Si vous tenez la lentille entre le soleil (ou une lampe placée assez loin) et une feuille de papier, vous envoyez sur le papier un rayon lumineux qui s'élargit ou se rétrécit suivant que vous rapprochez ou éloignez le papier. Vous remarquerez qu'à une certaine distance ce rayon lumineux se transforme en un point minuscule, extrêmement brillant. Mesurez bien cette distance, qui s'appelle la distance « focale » de la lentille. C'est la distance qui devra séparer la lentille de la plaque photographique, si cette lentille est employée comme objectif de prise de vue; c'est également celle qui séparera la lentille

... DU MYSTÈRE
... Jo, Zette et Jocko



















(A suivre.)

du film, si elle sert d'objectif de projection... avec la possibilité d'un certain réglage, pour la mise au point.

Une toute petite lentille reproduit autant qu'une très grande lentille qui aurait la même longueur focale. Plus l'objectif a un grand diamètre, plus l'image reproduite est lumineuse. Par contre, seul le centre d'un grand objectif donne une image assez nette.

C'est pourquoi, dans les appareils courants, on sacrifie la luminosité à la netteté, en plaçant de très petits objectifs peu lumineux. Ou bien alors, on est obligé de corriger les défauts, appelés « aberrations », des gros objectifs en les compliquant d'un certain nombre de lentilles superposées, de compositions variées, et l'on obtient alors des objectifs dits « anastigmats » qui coûtent extrêmement cher : des milliers de francs.

De toutes façons, on peut toujours diminuer la luminosité et augmenter la netteté de tous les objectifs par l'emploi d'un diaphragme, accessoire placé contre la lentille et se présentant sous la forme d'un rideau percé d'un trou plus ou moins petit, bien au centre de l'objectif.

Nous verrons dans quelque temps comment nous pouvons utiliser les lentilles. Je vous conseille déjà de réunir quelques lentilles, de vous assurer de leur bonne qualité, et d'en mesurer la distance focale, pour les avoir sous la main le moment venu.

★

Christian BOTMAN, Tubize. — Les sels d'argent, dont j'ai parlé dans une précédente chronique, sont un produit chimique employé dans la fabrication des plaques ou pellicules sensibles et des papiers à photo. L'amateur n'a donc pas à les manipuler.

T. Tournesol



TINTIN SPORTS

QUE diriez-vous, amis lecteurs, si vous lisiez dans votre journal, sous la rubrique « Offres d'emplois », les deux annonces suivantes ?

Cycliste spécialisé dans courses-poursuites et courses contre la montre, capable parcourir en solitaire trente-huit kilomètres en une heure et cent kilomètres en trois heures, est demandé pour **situation stable et bien rémunérée.**

S'adresser d'urgence au restaurant « **Le Homard aux Pinces d'Or** », 26, avenue de la Mayonnaise. H. D. 19.178.

★

On demande **champion d'athlétisme** très rapide au départ courses pédestres et pouvant couvrir 200 mètres en moins de 23 secondes. Traitement début : **1.000 francs par jour.**

Préférence sera donnée à élément ayant notions boxe et course d'obstacles. S'adresser **Boucherie Moderne**, 109, rue de l'Abondance, Paris (IIe). — R. G. 42.488.

Vous me répondrez que de telles annonces ne sont pas insérées dans les journaux sérieux comme en lisent vos parents, sauf peut-être le premier avril. Et encore !...

Eh bien, amis lecteurs, vous vous trompez. En l'an 1947 rien n'est impossible. Pas même l'insertion dans les « journaux sérieux » d'annonces pareilles à celles qui précèdent. En effet...

En effet, j'apprends qu'un champion cycliste vient d'être engagé par un grand restaurant anglais pour pédaler sur place, plusieurs heures chaque soir, dans les caves dudit établissement.

Vous savez que le charbon et l'électricité sont fort rares chez nos amis anglais. Il est courant, si j'ose dire, que le... courant (électrique) soit coupé pendant une partie de la soirée en Angleterre. C'est alors que notre champion cycliste est mis à contribution. Il s'installe sur son vélo dont la chaîne, au lieu de mettre en mouvement la roue arrière, actionne une dynamo. Celle-ci transforme en énergie électrique l'énergie musculaire déployée par notre pédaleur. Grâce à cet ingénieux procédé, les clients du restaurant (qui ne s'appelle peut-être pas « Le Homard aux Pinces d'Or ») ne sont pas forcés de souper aux chandelles.

D'autre part, aux grands abattoirs de La Villette (à Paris) la viande est au moins aussi rare que le charbon et l'électricité en Angleterre. Sur les étaux (sorte de comptoirs), les abatteurs disposent des rations de 15 kilos de viande environ qui sont distribués aux premiers bouchers arrivés. Ceux-ci sont maintenus derrière des grilles situées à 150 mètres des étaux.

A deux heures, une cloche sonne. Les grilles s'ouvrent. C'est la ruée.

Ceux qui ne savent pas courir vite n'ont aucune chance d'arriver en rang utile devant les étaux. Les plus rapides, penchés sur le comptoir, entourent de leurs bras le morceau de viande qui est à leur portée, jusqu'à ce qu'un commis-vendeur leur adjuge ce quartier chèrement disputé.

Certains bouchers — les petits malins ! — lassés d'arriver toujours trop tard (tout le monde ne s'appelle pas Jesse Owens) ont embauché pour les remplacer des coureurs à pied professionnels. Ils les paient jusqu'à 1.000 francs par jour. Mais les autres bouchers détestent ces « spécialistes » et leur cherchent souvent querelle. Voilà pourquoi il est bon que lesdits spécialistes aient aussi des notions de boxe ou de lutte américaine.

On a dit du journalisme qu'il menait à tout... à condition d'en sortir.

Ajoutons que le sport mène également à tout... à condition d'y rester.

E. T.

LA GUERRE DES MONDES

DE H. G. WELLS

RESUME. — Après avoir couru de terribles dangers au cours de la guerre qui oppose la planète Mars à la Terre, le narrateur vient de découvrir tous les Marsiens morts dans leur principal retranchement, tués par les microbes terrestres.

VERS l'est, au-dessus des ruines noircies d'Albert Terrace et de la flèche rompue de l'église, le soleil éblouissant dans un ciel clair, et ici et là, quelque vitrage, dans l'immensité des toits, reflétait ses rayons avec une aveuglante intensité. Il inondait de clarté les quais et les immenses magasins circulaires de la gare de Chalk Farm, les vastes espaces, veinés auparavant de rails noirs et brillants, mais rouges maintenant de la rouille rapide de quinze jours de repos, multitudes de maisons; à l'ouest, la grande chose du mystère de la beauté.

Au nord, vers l'horizon bleu, Kilburn et Hampstead s'étendaient, avec leurs multitudes de maisons; à l'ouest, la grande cité était encore dans l'ombre, et vers le sud, au delà des Marsiens, les prés verts de Regent's Park, le Langham Hotel, le dôme de l'Albert Hall, l'Institut impérial, les maisons géantes de Brompton Road se détachaient avec précision dans le soleil levant tandis que les ruines de Westminster surgissaient d'une légère brume. Plus loin encore, s'élevaient les collines bleues du Surrey et les tours du Palais de Cristal étincelantes comme deux baguettes d'argent. La masse de Saint Paul's faisait une tache sombre sur le ciel, et sur le côté ouest du dôme, je vis alors un immense trou béant.

En contemplant cette vaste étendue de maisons, de magasins, d'églises, silencieuse et abandonnée, en songeant aux espoirs et aux efforts infinis, aux multitudes innombrables de vies qu'il avait fallu pour édifier ce récif humain, à la soudaine et impitoyable destruction qui avait menacé tout cela, quand je compris nettement que la menace n'avait pas été accomplie, que de nouveau les hommes allaient parcourir ces rues et que cette cité morte, qui m'était si chère, retrouverait sa vie et sa richesse, je ressentis une émotion telle que je me mis à pleurer.

Le supplice avait pris fin. Dès ce jour même, la guérison allait commencer. Tout ce qui survivait de gens dans les provinces, sans direction, sans loi, sans vivres, comme des troupeaux sans bergers, et ceux qui avaient fui par mer, allaient revenir; la vie, de plus en plus puissante et active, animerait encore les rues vides, et se répandrait dans les squares déserts. Quoi qu'ait pu faire la destruction, la main du destructeur s'était arrêtée. Tous les décombres géants, les squelettes noircis des maisons, qui paraissaient si lugubres par delà les flancs gazonnés et ensoleillés de la colline, retentiraient bientôt du bruit des marteaux et des truelles. A cette idée, j'étendis les mains vers le ciel, en un élan de gratitude pour la Divinité. Dans un an, pensai-je, dans un an...

IX

LE DESASTRE

Voici maintenant la chose la plus étrange de mon récit, bien qu'elle ne soit pas sans doute absolument surprenante. Je me rappelle clairement, froidement, vivement, tout ce que je vis ce jour-là, jusqu'au moment où j'étais debout au sommet de Primrose Hill pleurant et remerciant Dieu... Après cela, je ne sais plus rien...

Des trois jours qui suivirent, il ne me reste aucun souvenir. Depuis lors j'ai appris que, loin d'avoir été le premier à découvrir la destruction des Marsiens, plusieurs autres vagabonds, errant comme moi, avaient déjà fait cette découverte la nuit précédente. Un homme — le premier — avait été à Saint-Martin-le-Grand, et, tandis que j'étais caché dans le kiosque de la station de cabs, il avait trouvé le moyen de télégraphier à Paris. De là, la joyeuse nouvelle avait parcouru le monde entier; mille cités, effarées par d'horribles appréhensions, s'étaient livrées, au milieu d'illuminations folles, à des manifestations frénétiques; on savait la chose à Dublin, à Edimbourg, à Manchester, à Birmingham, pendant que j'étais au bord du talus à examiner la fosse. Déjà, des hommes pleurant de joie, chantant, interrompant leur travail pour se serrer les mains et pousser des vivats, formaient des trains qui redescendaient vers Londres. Les cloches, qui s'étaient tues depuis une quinzaine, proclamèrent tout à coup la nouvelle, et ce ne fut, dans toute l'Angleterre, qu'un seul carillon. Des hommes à bicyclette, maigres et débraillés, s'essoufflaient sur toutes les routes, criant partout la délivrance inattendue aux gens désemparés, rôdant à l'aventure, la face décharnée et les yeux effarés. Et les vivres ! Par la Manche, par la mer d'Islande, par l'Atlantique, le blé, le pain, la viande accouraient à notre aide. Tous les vaisseaux du monde semblaient alors se diriger vers Londres. Mais de tout cela je n'ai gardé le moindre souvenir. J'errais par la ville — en proie à un accès de démence et, revenant à la raison, je me retrouvai chez des braves gens qui m'avaient recueilli, alors que, depuis trois jours, je vagabondais, pleurant de rage, à travers les rues de Saint John's Wood. Ils me racontèrent par la suite que je chantais une sorte de complainte, des phrases incohérentes, telles que : *Le dernier homme vivant ! Hurrah ! Le dernier homme en vie.* Préoccupés comme ils devaient l'être de leurs propres affaires, ces gens, dont je ne saurais même donner ici le nom, malgré mon vif désir de leur exprimer ma reconnaissance, ces gens s'encombrèrent néanmoins de moi, me donnèrent asile et me protégèrent contre ma propre fureur. Apparemment, j'avais dû, pendant ce laps de temps, leur conter des bribes de mon histoire.



Hurrah ! le dernier homme en vie !

Quand mon égarement eut cessé, ils m'annoncèrent, avec beaucoup de ménagements, ce qu'ils avaient appris du sort de Leatherhead. Deux jours après mon emprisonnement, la ville, avec tous ses habitants, avait été détruite par un Marsien, qui l'avait saccagée de fond en comble, semblait-il, sans aucune provocation, comme un gamin bouleverserait une fourmilière, pour le simple caprice de faire étalage de sa force.

Je me trouvais sans famille et sans foyer, et ils furent très bon pour moi. J'étais seul et triste et ils me supportèrent avec indulgence. Je passai avec eux les quatre jours qui suivirent ma guérison. Pendant tout ce temps, je sentis un désir inexplicable et de plus en plus vif de revoir, une fois encore, ce qui restait de ma petite existence passée, qui avait paru si brillante et si heureuse. C'était un désir sans espoir, un besoin de me repaître de ma misère. Ils firent tout ce qu'ils purent pour me dissuader et me distraire de cette pensée morbide. Mais bientôt je ne pus résister plus longtemps à cette impulsion; leur promettant de revenir fidèlement, et, je l'avoue, me séparant de ces amis de quatre jours avec des larmes dans les yeux, je m'aventurai derechef par les rues qui récemment avaient été si sombres, si insolites, si vides.

Déjà, elles étaient emplies de gens qui revenaient; à certains endroits même, des boutiques étaient ouvertes et j'aperçus une fontaine wallace où coulait un filet d'eau.

Je me souviens combien ironiquement brillant semblait le jour, au moment où j'entreprenais ce mélancolique pèlerinage à la petite maison de Woking, combien étaient affairées les rues, et vivante l'animation qui m'entourait.

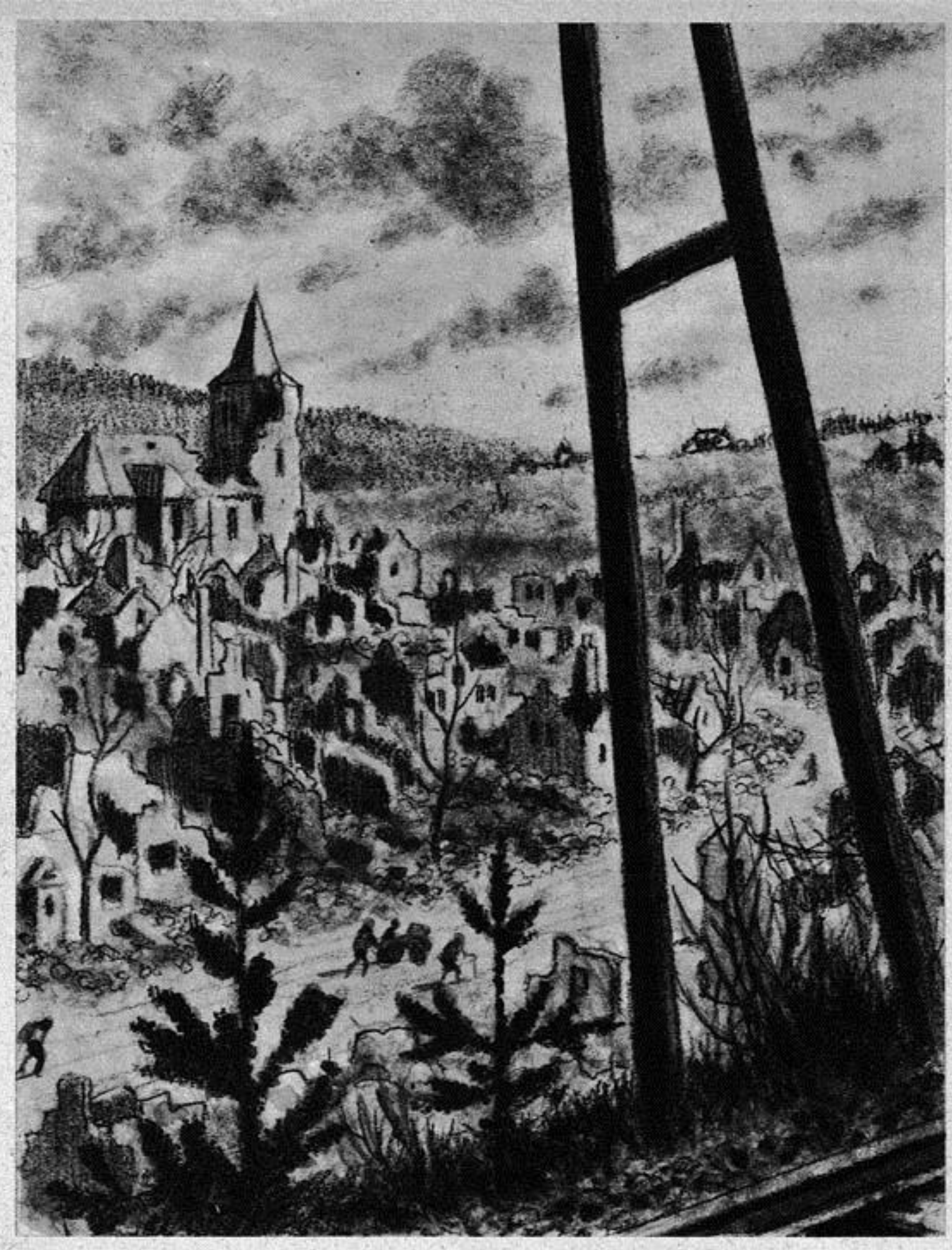
Partout des gens, innombrables, étaient dehors, empressés à mille occupations, et l'on ne pouvait croire qu'une grande partie de la population avait été massacrée. Mais je remarquai alors combien les faces des gens que je rencontrais étaient jaunes, combien longs et hérissés les cheveux des hommes, combien grands et brillants étaient leurs yeux, tandis que la plupart étaient encore revêtus de leurs habits en haillons. Sur les figures, on ne voyait que deux expres-

sions : une joie et une énergie exultante, ou une farouche résolution. A part l'expression des visages, Londres semblait une ville de mendiants et de chemineaux. En grande confusion, on distribuait partout le pain qu'on nous avait envoyé de France. Les rares chevaux qu'on rencontrait avaient les côtes horriblement apparentes. Des agents, spécialement engagés, l'air hagard, un insigne blanc au bras, se tenaient au coin des rues. Je ne vis pas grand'chose des méfaits des Marsiens avant d'arriver à Wellington Street, où l'Herbe Rouge grimpait pardessus les piles et les arches du pont de Waterloo.

Au coin du pont, je rencontrai un des contrastes baroques, habituels en ces occasions. Un grand papier, fixé à une tige, s'étalait contre un fourré d'Herbe Rouge. C'était une affiche du premier journal qui ait repris sa publication; j'en payai un exemplaire avec un shilling tout noirci, que je retrouvai dans une poche. La plus grande partie du journal était en blanc, mais le compositeur s'était amusé à remplir la dernière page avec une collection d'annonces fantaisistes. Le reste était une suite d'impressions et d'émotions personnelles rédigées à la hâte; le service des nouvelles n'étaient pas encore réorganisé. Je n'appris rien de nouveau, sinon qu'en une seule semaine l'examen des mécanismes marsiens avait donné des résultats surprenants. Parmi d'autres choses, on affirmait — ce que je ne puis croire encore — qu'on avait découvert le « secret de voler ». A la gare de Waterloo, je trouvai des trains qui ramenaient gratis les gens chez eux. Le premier flot s'étant déjà écoulé, il n'y avait heureusement que peu de voyageurs car je ne me sentais guère disposé à soutenir une conversation occasionnelle. Je m'installai seul dans le compartiment, et, les bras croisés, je contemplai, par la portière ouverte, le lamentable spectacle de toute cette dévastation ensoleillée. Au sortir de la gare, le train cahota sur une voie temporaire. De chaque côté les maisons n'étaient que des ruines noircies. A l'embranchement de Clapham, Londres apparut tout barbouillé par la poussière de la Fumée Noire, malgré les deux derniers jours d'orages et de pluies. Là aussi, une partie de la voie avait été détruite, et des centaines d'ouvriers — commis sans emploi et gens de magasins — travaillaient à côté des terrassiers ordinaires, et nous fûmes encore cahotés sur une voie provisoire, hâtivement établie.

Tout au long de la ligne, l'aspect de la contrée était désolé et bouleversé. Wimbledon avait particulièrement souffert;; Walton, grâce à ses bois de sapins qui n'avaient pas été incendiés, parut être la localité la moins endommagée. La Wandle, la Mole, tous les cours d'eaux n'étaient que des masses enchevêtrées d'Herbe Rouge. Les forêts de pins du Surrey étaient des endroits trop secs pour que ces végétations les envahissent. Après la gare de Wimbledon, on voyait, des fenêtres du train, dans les pépinières, les masses de terre remuées par la chute du sixième cylindre. Un certain nombre de gens se promenaient, et des troupes du génie travaillaient alentour. Un pavillon anglais flottait joyeusement à la brise du matin. Les pépinières étaient partout envahies par les végétations écarlates, une immense étendue aux teintes livides, coupée d'ombres pourpres et très pénibles à l'œil. Le regard, avec un infini soulagement, se portait des grès roussâtres et d'un rouge lugubre du premier plan, vers la douceur verte et bleue des collines de l'est.

A Woking, la ligne était encore en réparation. Je dus descendre à Byfleet



L'aspect de la contrée était désolé et bouleversé.

et prendre la route de Maybury, en passant par l'endroit où l'artilleur et moi avions causé aux hussards, et par la lande où un Marsien m'était apparu pendant l'orage. Là, poussé par la curiosité, je fis un détour pour chercher, dans un fouillis d'Herbe Rouge, le dogcar renversé et brisé, et les os blanchis du cheval, épars et rongés. Je demeurai là, un instant, à examiner ces vestiges.

Puis, je repris mon chemin à travers le bois de sapins, en certains endroits enfoncé jusqu'au cou dans l'Herbe Rouge; le cadavre de l'hôtelier du *Chien-Tigré* n'était plus à la place où je l'avais vu, et je pensai qu'il avait déjà dû être enterré; je revins ainsi chez moi en passant par College Arms. Un homme, debout contre la porte ouverte d'un cottage, me salua par mon nom, quand je passai devant lui.

Avec un éclair d'espoir, qui se dissipa immédiatement, je regardai ma maison. La porte avait été forcée; elle ne tenait plus fermée, et, au moment où j'approchai, elle s'ouvrit lentement.

Elle se referma soudain en claquant. Les rideaux de mon cabinet flottaient au courant d'air de la fenêtre ouverte, la fenêtre de laquelle l'artilleur et moi avions guetté l'aurore. Depuis lors, personne ne l'avait fermée. Les bouquets d'arbustes écrasés étaient encore tels que je les avais laissés quatre semaines auparavant. Je trébuchai dans le vestibule et la maison sonna le vide. L'escalier était taché et sale à l'endroit où trempé jusqu'aux os par l'orage, je m'étais laissé tomber, la nuit de la catastrophe. En montant, je trouvai les traces boueuses de nos pas.

Je les suivis jusqu'à mon cabinet; là, sous la sélénite qui me servait de pressepapier, étaient encore les feuilles du manuscrit que j'avais laissé interrompu, l'après-midi où le cylindre s'ouvrit. Je parcourus ma dissertation inachevée. C'était un article sur « le Développement des Idées Morales et les Progrès de la Civilisation ». La dernière phrase commençait prophétiquement ainsi : Nous pouvons espérer que dans deux cents ans...

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.

LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU

LE TEMPLE DU SOLEIL

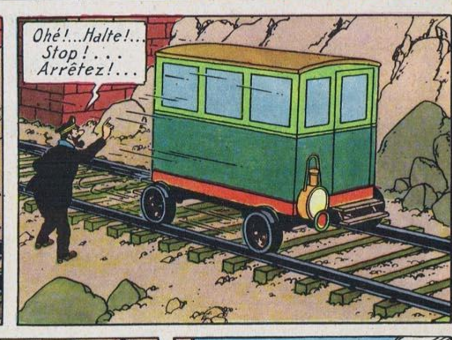
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ













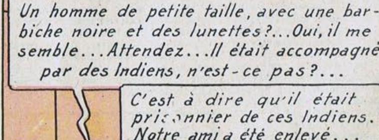






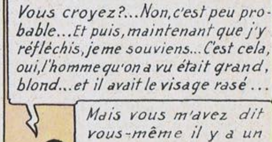
















(A suivre.)

L'ANGE DANS LE TILLEUL

CONTE DE PIERRE DOMINIQUE



LORSQUE Jean-Marie revenait de l'école, le soir, avec ses camarades, il ne passait jamais sous le vieux tilleul sans y lancer quelques pierres afin de dénicher les oiseaux.

Un soir, il prit une grosse pierre, et, furieusement, la lança au plus haut de l'arbre pour frapper enfin un nid. C'est à ce moment-là, qu'il se passa, au-dessus de sa tête, une chose extraordinaire : la pierre ne retomba point.

Etonné, Jean-Marie scruta du regard le feuillage qui tressaillait encore, et vit, parmi les branches, comme une aile d'oiseau qui palpitait doucement. Une aile, longue et blanche, avec de la lumière autour.

Jean-Marie se haussa sur la pointe des pieds pour mieux voir. Et voilà qu'une voix lui dit :

— Jean-Marie, est-ce toi qui jettes des pierres dans le tilleul lorsque tu rentres de l'école ?

Effrayé, Jean-Marie fit un pas en arrière et voulut prendre la fuite. Mais la voix répétait :

— Est-ce toi qui renverses les nids, petit sauvage ? Réponds-moi.

Alors, comme la peur le clouait sur place, il répondit, le cœur battant :

— Non, ce n'est pas moi.

Mais il savait bien que cette réponse ne pourrait le sauver.

— Menteur, reprit la voix. Ne viens-tu pas, à l'instant même, de lancer une pierre dans le tilleul ?

Jean-Marie ignorait que les oiseaux pussent parler, mais il vivait, depuis un instant, en plein merveilleux, et il ne s'étonnait plus de ce qui se passait. D'ailleurs, il y eut bientôt dans le feuillage comme un tressaillement lumineux, et voici qu'une seconde aile, semblable à la première; lui apparut dans la hauteur, et une voix dit :

— Vois ce que tu as fait, Jean-Marie, et regrette ta faute car elle est grave.

Le feuillage s'écarta de lui-même sur la forme d'un ange qui se penchait et qui avançait vers Jean-Marie sa main fermée comme pour le menacer du poing.

— Vois ce que tu as fait; recueille l'instrument de ta faute et repens-toi.

La main s'ouvrit, et une grosse pierre — celle que Jean-Marie, l'instant d'avant, avait lancée dans le tilleul — tomba sur le sol et roula à ses pieds.

Jean-Marie se pencha aussitôt et ramassa la pierre : elle était tachée de sang !

— Aussi longtemps que ce sang restera sur ta main, dit l'ange, tu connaîtras le remords et tu ne goûteras point de repos. Va-t'en maintenant, va-t'en vite. Je ne veux plus te voir sous ce tilleul.

Alors Jean-Marie sentit la peur à nouveau monter en lui jusqu'à lui serrer la gorge. Et tremblant comme une feuille, il s'enfuit, épouvanté.

Sitôt rentré chez lui, il monta directement à sa chambre et remplit sa cuvette d'eau et lava le creux de sa paume. Mais vainement. Il frotta, récura, se servit du savon, de la brosse : la tache accusatrice demeurait au fond de sa main. Alors, prétextant une migraine, il se coucha sans attendre la nuit et connut un sommeil agité.

Le lendemain matin, Jean-Marie rêvait sur le banc de la classe. Il ne pouvait se soustraire à la pensée de son aventure de la veille. Et voilà que, soudain, il sentit que quelqu'un lui posait la main sur l'épaule. Il regarda de côté : c'était l'ange qui venait de s'asseoir près de lui. Nul ne pouvait voir l'étrange visiteur dans la classe, sinon Jean-Marie, car Jean-Marie seul partageait avec l'ange le terrible secret du tilleul.

— Jean-Marie, dit l'ange, montre-moi ta main.

Et Jean-Marie ouvrit sa main au regard de l'ange.

— Tu n'as pas encore fait disparaître la tache de sang qu'y a laissée la pierre, dit l'ange.

— J'ai essayé plusieurs fois, répondit Jean-Marie.

— C'est que l'eau ne lave pas de telles taches, dit l'ange. Ta main seule, certain geste de ta main, pourra le faire.

— Et quel geste doit faire ma main pour que la tache disparaisse ? demanda Jean-Marie.

— Un geste difficile, dit l'ange. A toi de le découvrir.

Toute la journée, Jean-Marie se demanda ce que l'ange pouvait bien exiger de lui. Ce soir-là, il rentra à la maison sans s'être attardé sur la place avec ses camarades. Il prit ses cahiers et ses livres pour faire son devoir. Jean-Marie n'aimait guère faire son devoir. D'habitude, il avait plutôt envie d'aller rejoindre ses compagnons sous le tilleul. Mais, il se souvenait de ce que l'ange lui avait dit, et, courageusement, il se mit à la besogne. Il soigna son écriture, traça les lignes à la règle, trouva la bonne orthographe et les réponses qu'il fallait. Son devoir achevé, il ouvrit sa main, espérant y découvrir la récompense de sa peine. Mais la tache y était toujours.

Alors Jean-Marie sentit le découragement l'envahir. Et, sans plus attendre, il se déshabilla et alla se coucher. Dans son lit, il ne s'endormit pas tout de suite. Des pensées tumultueuses l'agitaient. A la vérité, l'ange ne tenait pas sa promesse; tout effort à l'avenir serait inutile; la tache ne s'effacerait plus.

Mais bientôt Jean-Marie sentit un souffle lui caresser le visage, comme le frôlement d'une aile sur sa joue.

— Jean-Marie, lui dit alors une voix qu'il connaissait bien, tu n'as pas encore effacé de ta main cette trace sanglante.

— J'ai essayé, maugréa Jean-Marie, en faisant bien mon devoir, et je n'y suis pas parvenu.

— C'est que le geste n'était pas assez difficile, dit l'ange. Il ne faut pas perdre courage.

Et du bout d'une de ses ailes, l'ange caressa les paupières de l'enfant qui, tout aussitôt, s'endormit.

Le lendemain en classe, Jean-Marie ne pensa plus à son aventure. Et lorsque l'heure de la récréation sonna, il se jeta à corps perdu dans le jeu d'une bataille. Mais, il fut bientôt touché par une balle au front. En constatant qu'il saignait, il se jeta sur son adversaire avec fureur et déjà, l'ayant renversé sur le sol, il allait, d'un poing rude, lui frapper le visage, lorsqu'il se souvint de son ange. Alors, s'écartant de son camarade et l'aidant à se relever, il lui tendit la main avec un bon sourire. Mais, au creux de cette main, hélas ! il constata que la tache de sang restait toujours.

Cette fois, Jean-Marie perdit courage. Si un geste aussi chevaleresque n'était pas récompensé par l'ange, c'est que l'ange se moquait de lui ! Toute la journée, cette pensée le tourmenta. Il lui semblait à présent que ses compagnons se détachaient de lui. Le maître lui-même le regardait durement. Il tenait sa main toujours cachée au fond de sa poche. Ou bien, en classe, il serrait le poing entre ses deux genoux.

— Jean-Marie, que cachez-vous sous votre banc ? lui demanda le maître ce jour-là.

— Rien, Monsieur, répondit Jean-Marie.

— Venez ici tout de suite.

Jean-Marie tremblant d'inquiétude, marcha jusqu'au milieu de l'estrade.

— Que signifie cette tache ? demanda le maître.

— Je me suis blessé, dit Jean-Marie.

— Mais je ne vois la trace d'aucune blessure, reprit le maître.

— C'est que la blessure s'est refermée, expliqua Jean-Marie.

— Raison de plus pour laver cette plaie au plus vite, rétorqua le maître. Allez tremper votre main dans le seau de la pompe, et revenez ici pour me la montrer.

Espérant, que, peut-être, son ange aurait pitié de lui, Jean-Marie se dirigea vers la pompe et plongea ses deux mains dans un seau rempli d'eau, il frictionna le creux de sa paume jusqu'à souffrir de l'irritation de sa peau. Mais la tache de sang demeurait présente, plus accusatrice que jamais.

Alors Jean-Marie s'enfuit, épouvanté. Fou de désespoir, il courut au vieux tilleul et alla cogner son visage en larmes contre le tronc tout vermoulu. Ses mains se joignirent en un grand geste suppliant.

— Ange, mon bon ange, dit-il, ayez pitié de moi ! Je me repens de ma faute. Je ne savais pas qu'une pierre, lancée dans le tilleul, put occasionner tant de mal. Je ne savais pas qu'il était si méchant de détruire le nid des oiseaux. Je suis bien puni de mon étourderie. Désormais, je n'oublierai plus la peine que je puis vous causer.

Tandis que Jean-Marie parlait, il se fit au centre du tilleul comme une grande lumière. Deux ailes palpitèrent avec joie et l'ange parut au milieu d'elles, tout rayonnant de bonheur.

— Jean-Marie, Jean-Marie, s'écria-t-il, le geste que j'attendais de toi, tu viens de le faire, sans le savoir, parce que le chagrin t'étreignait. Tu as joint les mains, Jean-Marie. Tu as versé de douces larmes et tu t'es repenti de ta faute. Voilà qui vaut mieux qu'un devoir réussi avec application et qu'une main tendue loyalement à un adversaire. Ouvre ta main, Jean-Marie. Montre-la au soleil comme la plus belle des feuilles de tilleul.

Alors Jean-Marie ouvrit sa main. Il la montra au soleil comme la plus belle des feuilles du tilleul. Et, dans la transparence de sa paume dorée, il vit que la tache avait disparu.

le coin des timbrés

LES BELLES LEGENDES

N° 9. — Hercule et Antée.

ANTEE était fils de Neptune et de Gea (la terre). Il naquit glouton et comme son appétit le portait vers la chair humaine, il se rendît dans les déserts de Lybie où il se proposait de dévorer les voyageurs qui se présenteraient. Il disposait, en outre, d'une force peu commune et personne ne pouvait lui résister. Le secret de sa force résidait en ce qu'il n'avait qu'à toucher la terre pour ne plus ressentir aucune fatigue. Il décida de construire un temple avec les os de ses victimes; mais les dieux décidèrent de l'en empêcher et ils envoyèrent contre lui, Hercule.

Celui-ci se rend en Lybie et aborde Antée, sous l'aspect d'un paisible voyageur. Antée qui savoure d'avance sa nouvelle proie, l'attaque, mais il s'étonne bientôt de rencontrer, pour la première fois, une réelle résistance... Trois fois il est renversé, mais comme il touche la terre, il se relève plus fort à chaque coup. Hercule s'émeut de ce prodige, mais au bout de quelque temps il en devine le secret. C'est alors qu'il emploie une autre tactique. Il soulève son ennemi par la taille, le maintient en l'air à distance du sol, le serre contre sa large poitrine et l'étouffe.

C'est ainsi qu'Antée mourut. Il ne toucha plus la terre que pour y être enseveli. Le temple qu'il avait projeté d'édifier ne vit jamais le jour, heureusement !

La Grèce, qui s'est toujours spécialisée dans la reproduction des scènes mythologiques, a commémoré cette légende par un très joli timbre portant le N° 171. Fr. DEPIENNE.



MELI-MELO

LE SAVIEZ-VOUS ?...

PEUT-ETRE vous imaginez-vous que le stylo est une invention récente ! Détrompez-vous, les amis ! Il est connu depuis l'Antiquité. Les Romains utilisaient, il y a vingt siècles, une sorte de porte-plume creux que l'on emplissait d'encre. Il s'appelait le « calamus scriptorius ». Ce stylo avait d'ailleurs un autre usage. Il permettait aux médecins de souffler de la poudre à éternuer dans les narines de leurs patients qui souffraient de migraines.





NON, je ne m'y risquerai pas. *Le jeu n'en vaut pas la chandelle !...* Sait-on que cette expression est empruntée au jargon théâtral ? Jadis, les scènes n'étaient éclairées, en guise de rampe, que par des chandelles. Lorsque la représentation n'avait pas de succès, la recette ne couvrait même pas le prix des chandelles et l'on disait que le jeu (c'est-à-dire le spectacle) ne valait pas tout le suif que l'on avait brûlé !

NOS PETITS PROBLÈMES

UN veilleur de nuit alla trouver son directeur et lui dit : « Monsieur, pour l'amour de Dieu, renoncez à votre voyage en avion ! J'ai rêvé cette nuit que vous alliez être victime d'un accident ».

Le directeur suivit le conseil. Il fit bien car l'avion à bord duquel il allait s'embarquer s'écrasa au sol.

En dépit de la reconnaissance qu'il lui devait, il congédia son veilleur de nuit. Pourquoi ?



Solution des Mots croisés du n° 14.

HORIZONTALEMENT. — 1. Illustrer. — 2. Meunier. — 3. Agé - et - ro. — 4. Gastrite. — 5. El. - Aréole. — 6. Rie. - Arias. — 7. Isle. - Etna. — 8. Eau - is - Eu. — 9. Iéna - ré.

VERTICALEMENT. — 1. Imagerie. — 2. Légaliserai. — 3. Lues. - Elue. — 4. Un. - Ta. — 5. Sierra - ia. — 6. Têtières. — 7. RR (errèrent). - Toit. — 8. Relance. — 9. Rio. - Esaü.

notre GRAND CONCOURS

LISTE DES LAUREATS (suite).

Gagnent un album « Tintin » :

J. PETIT de Mons; M. HOLOYE de Walcourt; J. PONTERVILLE de Bruxelles; L. GILLES de Wol. St. Lamb.; P. HOECK de Louvain; J. GHYSSELINCK de Bruxelles; E. BAUDRY de Anders; G. HANSENNE de Verviers; F. BUYSSE de Bruxelles; H. VERBRUGGE de O. L. V. Waver; M. DE CROES de Stockel; M. de BROUWER de Bruxelles; A. WAUTHY de Namur; R. NECHEBROECK de Forest; J. C. JONNIAUX de Uccle; G. GOOSSENS de Bruxelles; J. VAN DROOGENBROECK de Wol. St. Lamb.; M. COGNIAUX de Ciney; J. GODFUND de Bruxelles; J. HARMEGNIES de Mons; F. JACQUET de Anderlecht; J. DEMEZ de Corbillon-Froidthier; J. BERTRAND de Bruxelles; C. DE CROES de Stockel; P. NEFONTAINE de St. Servais; P.-H. DUBAR de Dour; J. DANDOY de Uccle; Cl. SCHNEIDER de Bressoux; P. NARINX de Bruxelles; J. MINNE de Bruxelles IV; J. JANSEN de Jette; R. CORMINBŒUF de Uccle; P. PARON de Etterbeek; R. SNOECK de Molenbeek; G. DONY de Jambes; RENS J.-L. de Grammont; I. LEGROS de Wol. St. Lamb.; Ph. ANSIAUX de Ixelles; E. JENNES de Heverlee; Fr. VAN STEENLANDT de Mortsel.

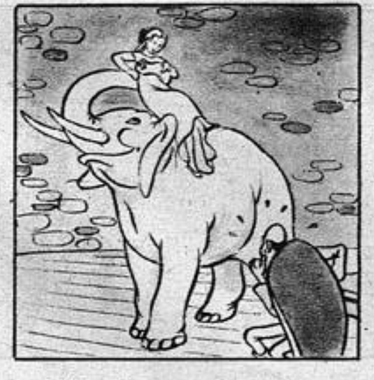
Remportent un abonnement de trois mois à « Tintin » :

R. FRENSSEN de Limal; L. DEHAUT de Auvelais; M. DENUIT de Lillois; F. NEVER de Mons; P. DELAYE de Liège; Ph. DE CONINCK de Bruxelles IV; R. ROECK de Bruxelles III; P. RUELLE de Quiévrain; M. DE MESMACKER de Molenbeek; M. LEFEBVRE de Liège; J. LAURENT de Forest; A. MOSER de Bruxelles; Fr. CRISTEL de Ixelles; J.-J. DESQUIN de Bruxelles; Chr. VIERIN de Tournai; Fr. HISLAIRE de Nivelles; E. KUMPS de Eterbeek; J.-P. FOLLAND de Schaerbeek; Cath. PLAIDEAU de Ixelles; J. DANDOIS de Pont à Celles; J.-P. DAYEZ de Marcinelle; M. BODART de Namèche; A. ROLIN de Rhode St. Genèse; J. ROSEN de Gembloux; C. STEVENART de Bruxelles; Chr. SANDOZ de Bornival; M. LAFORET de Ixelles; J. MASURE de Berchem-Anvers; P. SERVATY de Spa; E. MOMMEN de Etterbeek; H. LAMY de Braine l'Alleud; P. BAUDHUIN de Louvain; M.-C. MONNIG de Jette.

LA LEGENDE DU BON CHOCOLAT "Côte d'Or"



Mais voici que soudain, les yeux du roi Pincevinasse s'agrandissent démesurément. Il laisse échapper une exclamation de terreur. L'éléphant Côte d'Or vient de surgir de la muraille.



Vite, il reprend sa taille naturelle, saisit délicatement la gracieuse petite princesse Praline et la pose sur son dos. Après quoi, d'un seul coup de sa trompe puissante...



Il culbute S. M. Pincevinasse dans la cheminée. La force du choc est telle qu'un monceau de suie recouvre ausitôt le méchant roi et le transforme en un nègre magnifique.



L'éléphant Côte d'Or enfonce la porte de la prison et bondit droit devant lui. Les Grognons accourus pour lui barrer le passage, sont bousculés et dispersés.

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY





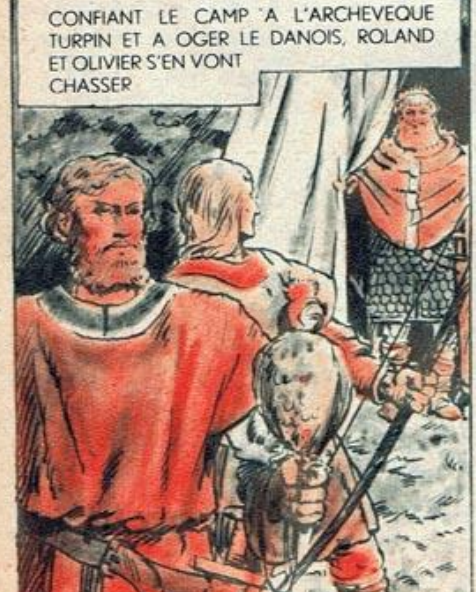




















(A suivre.)



Beaucoup de mes correspondants me demandent comment les bateaux en mer communiquent entre eux ou avec la terre, ce qui est, évidemment, très important.

Ces dernières années, la radio s'est beaucoup généralisée. Mais on emploie encore en beaucoup de circonstances d'autres méthodes plus ou moins anciennes.

D'abord depuis plusieurs siècles, il existe à bord de chaque navire des « mégaphones »; ce sont de gros cornets acoustiques, comme des entonnoirs, qui amplifient la voix si l'on crie par la petite ouverture. Celà permet de se faire entendre trois ou quatre fois plus loin qu'on ne le pourrait sans instrument, mais c'est encore peu de chose.

Depuis longtemps, les marins ont imaginé de communiquer de plus loin à l'aide de pavillons hissés et déployés dans le gréement, à commencer par le pavillon de nationalité. Ce moyen permet de communiquer de très loin, surtout depuis l'invention des longues-vues et jumelles.

Il existe actuellement une série de pavillons internationaux, représentant les 26 lettres, les 10 chiffres et quelques signes spéciaux, dont les multiples combinaisons signifient des mots et des phrases que l'on retrouve dans des dictionnaires spéciaux édités en toutes langues. Nous en reparlerons dans quelque temps.

Le système des pavillons internationaux est cependant trop lent pour pouvoir échanger de véritables conversations. C'est pourquoi, jusqu'à une certaine distance, on utilise beaucoup le « sémaphore »; c'est la combinaison des mouvements des deux bras, rallongés par deux pavillons pour les grandes distances, formant les lettres et les chiffres. L'avantage de ce système est sa rapidité de transmission; sa portée est limitée à une bonne visibilité permettant de bien suivre tous les mouvements des matelots transmetteurs, sans les confondre.

La portée du télégraphe dit « optique » est beaucoup plus grande, surtout la nuit. Il s'agit simplement d'un fort projecteur, dont la lumière peut être brusquement voilée puis découverte. A l'aide de ce projecteur, on module les signaux du code Morse, dont notre cher ami M. Tournesol vous a déjà donné un tableau.

Enfin, le dernier mot de la technique, c'est la T.S.F. Depuis le début on l'emploie en télégraphie, avec le code Morse également. On a tendance, maintenant, à munir les gros bateaux de postes de téléphonie également, permettant les conversations en langage courant, comme au téléphone. La téléphonie ne détrônera pourtant pas la télégraphie en Morse, d'abord parce que sa portée est moindre; mais la principale raison en est que, dans de mauvaises conditions de réception, la parole devient rapidement incompréhensible, surtout si elle est déjà altérée par un accent étranger. Tandis que les signaux très nets du Morse se reconnaissent même au milieu d'émissions brouillées.

Savez-vous, mes amis, que l'étude des transmissions, du Morse et de la radio peuvent vous ouvrir une carrière bien agréable ? C'est celle d'officier radio-télégraphiste de bord. Certaines écoles y préparent. Cela vous intéresserait-il ?

Raoul CLOSSET, Stockel. — Reporte-toi à ma chronique sur le déplacement et la flottaison des bateaux.

Ph. MEERSMAN, Mouscron. — Le meilleur moyen d'apprendre à nager est de s'adresser à un professeur de natation, dans un établissement public comme il y en a à Bruxelles et dans les autres grandes villes.

Ferdinand PONTANIUS, Schaerbeek. — Un sous-marin miniature doit être fort lesté, de manière à émerger à peine hors de l'eau. Le meilleur moteur qu'un amateur puisse lui adapter est un écheveau d'élastique, comme aux modèles réduits d'avions, ce moteur pouvant fonctionner dans l'eau. Le sous-marin doit posséder de chaque côté, à l'avant et à l'arrière, quatre gouvernails de profondeur, inclinés vers le bas. Lorsqu'il avance sous la poussée de son hélice, ces gouvernails le font s'enfoncer; il remonte de lui-même quand le moteur est démonté. Nous reprendrons cette question un peu plus tard.

DEWANDRE, Montignies-le-Tilleul. — Il est assez difficile de prendre le départ en skys nautiques au milieu de l'eau; celà suppose un grand entraînement. Comme tu vas vraisemblablement pratiquer ce sport sur la Meuse, voici comment tu dois t'y prendre. Tu te tiens sur le bord d'un appontement en bois, au ras de l'eau, tenant en mains l'extrémité de la corde; le canot traîneur s'éloigne lentement de toi et s'arrête quand la corde est presque tendue. Quand tu te sens prêt, tu pousses un cri, et le canot démarre brusquement pour t'arracher de l'appontement; en quelques secondes, il a atteint la vitesse normale des évolutions.

SOIS GENTIL !



— Ne dérange pas ton papa pendant qu'il lit « TINTIN ».

PETITE HISTOIRE DE LA MARINE

Vaisseau de ligne à 120 canons. Une des plus grandes unités à voiles du XIXe siècle, précédant les premiers vaisseaux de guerre « mixtes » (voiles et vapeur).

JOJO COW-BOY

par LE RALLIC

































(A suivre.)

DITES, les amis ! Vous êtes-vous déjà demandé comment des bêtes aussi petites que les araignées arrivent à tisser leurs toiles — chefs-d'œuvre dignes de nos ingénieurs des ponts et chaussées ? Avez-vous déjà observé les ruses qu'elles déploient pour maîtriser des proies souvent deux ou trois fois plus grosses qu'elles, et la façon aussi vorace qu'ingénieuse dont elles les dévorent ? Non ? Eh bien dans ce cas, je vous invite à passer dans leur domaine quelques minutes avec moi !... Vous verrez ! Il n'est guère de spectacle plus stupéfiant.

Pour nous limiter, nous ne nous occuperons aujourd'hui que des aranéides, c'est-à-dire : des araignées « à toile » et nous choisirons parmi ces dernières, l'une des plus représentatives, à la fois par sa taille et ses mœurs : l'épeire fasciée.

L'épeire fasciée possède un énorme ventre de la grosseur d'une noisette, recouvert d'une soie où alternent les écharpes jaunes, argentées et noires. Ses pattes, au nombre de huit, sont annelées de blanc et de brun.

Dans sa laideur, elle pourrait paraître belle, mais ne vous y fiez pas ! C'est une « chasseuse » féroce.

Comment s'y prend-elle pour construire le filet qui va devenir le tombeau de ses victimes ? C'est, tout à la fois, simple et prodigieux.

Elle se laisse choir d'un endroit élevé (d'une branche, par exemple) et se pend au fil de soie qu'elle « produit » au fur et à mesure de sa descente. A quelques centimètres du sol, arrêt brusque ! L'araignée se retourne, agrippe le cordon qu'elle vient d'obtenir et remonte par cette voie, jusqu'à son point de départ, toujours « filant » de la soie. La voilà donc en possession d'un fil double qui flotte mollement au vent. Elle fixe comme elle l'entend le bout dont elle dispose, et attend que l'autre, agité par le souffle de l'air, ait engagé son anse dans les végétations du voisinage.

Dès qu'elle sent son fil arrêté, l'épeire, l'air affairé, le parcourt d'un bout à l'autre, plusieurs fois, en l'augmentant d'un nouveau brin à chaque voyage, ce qui lui permet d'obtenir une sorte de câble suspenseur extrêmement solide. Après quoi, se laissant tomber de sa branche et variant son point de chute à chaque descente, elle projette à droite et à gauche des traverses obliques reliant le câble à la ramée. Lorsqu'elle juge avoir filé un nombre suffisant de ces traverses, elle commence à voyager d'un cordage à l'autre, toujours filant son inépuisable soie. Le résultat de cette opération, vous le connaissez tous : c'est la fameuse toile d'araignée formant une aire polygonale dans laquelle s'ourdit un filet d'une admirable régularité.



Pourtant, la tâche de l'épeire n'est pas encore terminée. Il lui faut encore apposer sur l'ouvrage sa marque de fabrique. C'est un large ruban opaque disposé en zig-zag à travers les rayons et qui va servir de piège aux bestioles assez imprudentes pour s'y poser. Il est en effet si gluant qu'à moins d'une vigueur exceptionnelle nul insecte, une fois pris, ne peut s'en dépêtrer.

A présent, notre araignée... attend. Durant une heure, deux heures, des nuits entières parfois, la tête en bas et les huit pattes largement étalées, elle demeure immobile au centre de sa nappe, à l'endroit même où l'on peut le mieux percevoir les vibrations imprimées au filet. Mais qu'une secousse se fasse sentir, et la voilà qui accourt, avide, cruelle. Elle tourne autour de la proie empêtrée dans les gluaux, elle l'inspecte à distance afin de reconnaître, avant l'attaque, la gravité du péril. La tactique peut changer; le résultat, lui, est toujours identique. Au bout d'un moment la victime se trouve proprement « emmaillotée » dans les filets de soie que l'épeire fait tourner autour d'elle.

Va-t-elle dévorer le pauvre animal sur-le-champ ?... Non ! L'araignée est prévoyante. Elle veut faire « durer » son gibier le plus longtemps possible. Mais, observons-la.

Quand plus rien ne bouge sous le blanc suaire des fils de soie, quand l'insecte épuisé se résigne à la mort, l'araignée s'approche de lui et le mordille de ses crocs venimeux. Puis elle se retire, laissant le patient s'épuiser de torpeur. Car elle ne l'a pas tué ! Elle l'a simplement intoxiqué, de manière à produire une défaillance graduelle qui donnera à la goulue le temps de saigner sa victime avant que l'inertie cadavérique n'arrête le flux sanguin.

Le repas de l'épeire dure longtemps, souvent des jours entiers... Cela dépend de la taille de la victime. Elle l'attaque au point où elle l'a mordue, y applique la bouche et lui suce le sang.

Le grand naturaliste Fabre a observé une épeire s'acharnant ainsi sur un criquet. Le lendemain matin, il ne restait du patient que la peau, à peine déformée, mais complètement tarie et percée en divers endroits. Durant la nuit, l'araignée, afin de « vider » le criquet de ses organes tendres, avait dû mettre en pièces l'enveloppe rigide, ici, là, puis ailleurs...

Mais les banquets eux-mêmes ont une fin. Une fois repue, l'épeire s'affaire à réparer les dégâts occasionnés dans son filet par les soubressauts de la victime. Après quoi, elle retourne au centre de sa nappe, et y reste immobile, jusqu'au moment où la plus légère secousse la fera de nouveau surgir et se précipiter sur sa proie engluée avec une vivacité d'ogresse.







MAIS SOUDAIN, LE DEFILE RETENTIT D'UNE VIOLENTE FUSILLADE EN MEME TEMPS QU'UNE NUEE DE MONTAGNARDS, SURGIS DE PARTOUT, SE RUENT SUR LE BLINDE.

— DES PARTISANS !...











UN PEU PLUS TARD.

— VOILA, LE BLINDE EST PARE, MAIS VOUS N'AVEZ D'ESSENCE QUE POUR UNE DOUZAINE DE MILES, JUSTE DE QUOI GAGNER LA PROCHAINE STATION DE RAVITAILLEMENT DANS LA PLAINE. C'EST EVIDEMMENT UN DETOUR, MAIS IL EST INDISPENSABLE. LE CHEF DE LA STATION EST UN HOMME A NOUS. VOUS LUI DIREZ : « LE TEMPS EST A L'ORAGE ». IL VOUS REPONDRA : « MAIS IL FERA BEAU DEMAIN ». C'EST LE MOT DE RECONNAISSANCE DES PARTISANS DE LA MONTAGNE. ALLEZ ET QU'ALLAH VOUS PROTEGE...



(A suivre.)